

FRÈRES ZAK
PRÉSENTE

CLARA
PONROT

NICOLAS
GIRAUD

HÉLÈNE
VINCENT

DU NOAH
BENZAQUEN

SOLEIL DANS MES YEUX

UN FILM DE
NICOLAS GIRAUD



FRÈRES ZAK
PRÉSENTE

CLARA
PONSOT

NICOLAS
GIRAUD

HÉLÈNE
VINCENT

NOAH
BENZAQUEN

DU SOLEIL DANS MES YEUX

UN FILM DE
NICOLAS GIRAUD

AU CINÉMA LE 11 AVRIL

PRESSE

Agnès Chabot

25, rue des Mathurins - 75008 Paris

Tél. : 01 44 41 13 49

agnes.chabot9@orange.fr

France - 2017 - 86' - 1.85 - couleur - Drame

DISTRIBUTION

MC4 Distribution

Arnaud de Gardebosc

19, rue des Bergers - 38000 Grenoble

Tél. : 04 69 11 00 84 / 06 80 41 36 32

arnaud@mc4-distribution.fr

Matériel presse disponible sur mc4-distribution.fr



SYNOPSIS

Irène va mieux. Elle a un projet. Vivre à nouveau avec son fils. Elle profite des vacances d'été pour le retrouver chez sa grand-mère à La Rochelle. Mais elle fait la rencontre de Yann...

Entretien avec NICOLAS GIRAUD

Vous étiez un acteur de plus en plus sollicité et pourtant, il y a six ans, vous plaquez tout pour écrire et devenir cinéaste. De quoi ce geste était-il révélateur ?

J'aime ne pas en connaître exactement les raisons. J'essaie de suivre au mieux le courant intime de ma vie. De l'entendre. D'y répondre. La vie s'incarne dans le mouvement. Dans notre capacité à être présent. Dans le geste comme vous dites. Écrire et réaliser me permet d'aller plus profond, plus entièrement dans l'acte créatif.

Vous dites écrire et réaliser dans le même souffle, presque comme s'il s'agissait d'un seul et même mot... Ces deux activités vous semblent-elles indissociables ?

Pour moi, écrire est le début du geste, et réaliser en est l'accomplissement. J'engage tout ce que je suis dans ce mouvement, d'où l'évidence d'incarner la masculinité dans mon film. Cette conception des choses n'est chez moi, ni de la coquetterie, ni une prétention à pouvoir jouer les démiurges. C'est simplement parce que je ne sais pas faire autrement que m'immerger complètement.





*Vous avez choisi de plonger en adaptant *L'impureté d'Irène*, un roman de Philippe Mezescaze ? Qu'est-ce qui vous avait chamboulé, à ce point, dans ce récit ?*

Je crois que certaines choses infusent en nous, malgré nous, au-delà de nous. C'est le cas avec le livre de Philippe Mezescaze. Philippe est l'une des premières personnes que j'ai rencontrées en arrivant à Paris. Je me souviens l'avoir abordé sans même avoir vu son visage. Nous avons découvert très vite que nous étions tous deux originaires de Charente-Maritime. Il a grandi chez sa grand-mère, à la Rochelle, moi j'y ai fait mes études de prothésiste dentaire. Nous sommes devenus amis. *L'impureté d'Irène* est son second roman. Il l'avait publié en 1987. C'est

le récit autobiographique d'une histoire qui s'est passée, pour lui, durant l'été 1959. Je me la suis appropriée comme si elle m'était arrivée dans une vie antérieure. Et j'ai eu envie de la raconter. Elle me touche parce que, très subtilement, elle parle du lien, de ce qui noue une personne à une autre, ou au contraire, l'en détache. Dans cette histoire, mine de rien, parce que ces mots ne sont jamais prononcés, il est question de peur, de courage, d'audace, de retenue, de tout ce qu'il faut parfois pour s'abandonner à quelqu'un, aller vers lui, ou au contraire le quitter. J'ai également cherché à éclairer les rapports inversés. Ici, c'est l'enfant qui observe l'adulte, qui s'inquiète, l'homme qui est féminin, la femme, masculine.



« JE CROIS , QUE L'ÉCHEC N'EXISTE PAS »

Bâtir un film, et surtout un premier, à partir d'une histoire qui s'appuie essentiellement sur des sensations et des élans vitaux tient de la haute voltige... le challenge ne vous a-t-il pas effrayé ?

La question n'était pas là. Il fallait que je mette cette histoire en images. Elle n'avait pas de ressort dramatique, elle racontait essentiellement l'émotion d'individus, elle était casse-gueule... Mener le film à son terme m'a réclamé sept ans et durant cette longue marche, j'ai réalisé à quel point les « choses » nous dépassent, à quel point, dans un sens, elles nous observent. Il me semble qu'être auteur, acteur, réalisateur, vivant en fait, c'est de savoir être à l'écoute de ce qui nous arrive ou ne nous arrive pas. D'en accepter le rythme. Tout est expérience. Je crois que l'échec n'existe pas.

Votre scénario tient plus du prolongement visuel d'une œuvre que de son adaptation au sens littéraire où on l'entend habituellement...

C'est exactement ça. *DU SOLEIL DANS MES YEUX* est ma traduction visuelle, sensorielle et émotionnelle de *L'impureté d'Irène*. Je n'ai même pas eu à m'en justifier auprès de Philippe Mezescaze. Il savait que j'allais souder son histoire à la mienne. En moi, tout est relié, Philippe, René Féret, David Oelhoffen avec qui j'ai écrit ce scénario...



Seriez-vous le même si ces gens que vous citez, et les autres, n'avaient pas été, ou n'étaient pas là ?

C'est même plus primordial que ça. Ils me constituent. Ils m'offrent de la vitalité. Ils servent ce en quoi je crois : la loyauté, la fidélité, l'enthousiasme, l'intelligence, le cran d'afficher ce qu'on est. Ce ne sont pas des maîtres, je ne les imite pas, je ne les copie pas, mais ils m'irriguent, m'éclairent, me nourrissent, et aussi, dans certains cas, m'apportent de la contradiction.

Entre nous, les échanges ont été parfois violents, mais comme ils n'ont jamais été entachés de mépris, ils sont restés sains, fructueux et nous ont permis d'avancer.

Votre film se singularise par sa grande économie verbale. Vous êtes aux antipodes, par exemple, du cinéma de Woody Allen...

En tous cas pour ce film là, oui. J'avais envie d'un film tactile, un film où les échanges entre les personnages sont aussi visibles que les réactions de certains précipités chimiques. Ce ne sont pas les mots qui peuvent montrer ça, mais les images, les gestes de chacun, les corps en mouvements. Les dialogues intérieurs sont ceux que j'écoute le plus.

Au fond, DU SOLEIL DANS MES YEUX est un film sur la transformation, la transition, sur « comment on peut aller d'un état à un autre »...

C'est vrai. Le film raconte l'histoire de gens isolés, en fuite d'eux même, qui vont, sous nos yeux, se remettre dans le monde. Je les aime ces personnages que la solitude n'a pas réussi à éteindre complètement.





Votre scénario emprunte à l'histoire d'un autre. Mais elle semble vous être très personnelle ?

Si vous me demandez si cette histoire a des similitudes autobiographiques, je vous réponds que non. Et pourtant, si vous m'ouvrez les veines, vous les verrez y vivre. Chacun des personnages est en moi. Grâce à eux, je peux dire qui je suis et comment j'aime.

Vous avez ancré votre scénario à La Rochelle, la ville où vous avez passé une partie de votre adolescence. Tourner en terrain connu, était-ce une façon de vous rassurer ?

Pas du tout. Il se trouve que l'histoire du roman s'y passe et que j'ai respecté cette donnée géographique. Mais j'ai été heureux de (re)tourner dans cette ville, de la redécouvrir...

Dans votre film, vous avez privilégié les plans serrés...

Pendant le tournage, on m'a souvent demandé pourquoi je ne faisais pas, ou peu de plans larges. Je voulais montrer où en étaient mes personnages, pas forcément où ils étaient. Je voulais donner à saisir leurs mouvements intérieurs, les ressentis épidermiques de leurs rencontres avec les autres, ce que cela suscite de rejet, ou au contraire, d'attrance. Je n'aime ni la tiédeur, ni la banalité, ni l'indifférence. J'aime le relief, l'engagement. Je suis aussi quelqu'un qui aime observer les peaux, toutes les peaux, parce qu'elles racontent, sans tricher, comment les gens traversent ou ont traversé leur vie. Avec ma caméra, j'aime aller au plus près des épidermes. Comme si j'allais entrer dedans. J'écoute les vibrations des êtres et n'ai pas peur du contact physique. Je suis même persuadé qu'en certaines circonstances, arriver à prendre un corps dans ses bras peut le sauver d'un effondrement intérieur. Ce besoin du toucher n'a rien à voir avec la pudeur, qui, pour moi, relève du sentiment seul.



« CLARA EST
SAUVAGE
ET SENSUELLE »

La photo de votre film est splendide. On sent que vous lui avez apporté un soin particulier...

Avec Romain Carcanade, le directeur de la photographie, j'ai toujours envisagé le film comme un drame lumineux. Je le voulais traversé par la lumière. Mais sa sonorité et sa musique, ont été tout aussi importantes. Pour moi, l'image d'un film est son visage, le son, son corps, et la musique, son âme.

Il n'est soutenu musicalement que par Françoise Hardy. Pourquoi ce choix ?

J'avais envie d'oser le silence. La mélodie des choses n'a pas forcément besoin d'apport extérieur pour nous emporter. J'aime le son naturel d'un lieu, d'un port, d'un bistrot, celui d'une main qui en caresse une autre, du vent sur la mer...

Quand on n'a pas peur de dire et de montrer, on n'a pas besoin, ou très peu, d'autres notes que celles des mots et des images. Mon très

peu à moi, c'est à Françoise Hardy que je l'ai confié. J'ai toujours aimé sa chanson *Des ronds dans l'eau*. C'est une chanson qui m'aide, qui m'encourage... Françoise Hardy, que je ne connais pas, incarne la délicatesse, l'intelligence, la force de vie.

Pourquoi avez-vous choisi Clara Ponsot pour être l'héroïne de votre film ?

Je ne souhaitais pas, pour ce rôle, une comédienne médiatisée. C'était un vœu presque politique. Dans le cinéma français, on engage trop souvent les mêmes, alors qu'il y a beaucoup de comédiens formidables à découvrir. Clara a une beauté changeante, comme un temps d'orage. Elle est sauvage, sensuelle. Clara, elle te soulève et elle te jette. Elle a une force de torrent. Il me fallait une fille de cette trempe-là, pour qu'on comprenne pourquoi Yann ne peut plus repartir en mer, pourquoi elle le cloue et le dévore. Ce qui est formidable, c'est que Clara m'a accompagné dans ma manière de faire. Elle a probablement eu peur, mais elle s'est engagée.



« POURSUIVRE
L'ÉCRITURE
DU FILM PAR
L'INTERPRÉTATION »



Et pourquoi Hélène Vincent pour incarner sa belle-mère ?

J'avais vu Hélène dans *Quelques heures de printemps* de Stéphane Brizé, et j'avais été stupéfait par la qualité de son jeu et la précision de ses gestes, par son humanité aussi. Je lui ai envoyé le scénario. Elle a dit oui tout de suite. Hélène m'évoque une phrase de Cocteau qui dit ceci : L'invisibilité me semble être la condition de l'élégance, car l'élégance cesse lorsqu'on la remarque trop.

Comment avez-vous choisi Émile, le petit garçon du film ?

Il est arrivé de lui-même jusqu'à moi. Arthur Benzaquen, le producteur, ne m'avait jamais parlé de son fils qui avait l'âge du rôle. Un soir, alors que le casting enfant était lancé, je suis allé chez eux. Derrière la porte d'entrée, un petit garçon m'attendait. C'était Noah. Il sortait du bain, dans un pyjama bleu. On s'est regardé, et j'ai tout de suite su qu'il était mon Émile. Je peux dire aujourd'hui que Noah m'a guéri de mes blessures d'enfant. Entre nous, sur le plateau, ça a été comme de la télépathie, il comprenait tout, et, dans un sens, m'expliquait tout aussi.

Avez-vous hésité à tenir vous même le rôle de Yann ?

J'avais une vision précise de Yann, je savais comment je voulais qu'il se comporte, qu'il écoute, regarde. Incarner Yann relevait de la finalité de mon geste créatif. J'étais conscient des enjeux, de la responsabilité de ce choix, mais j'y voyais un avantage essentiel : celui de poursuivre l'écriture du film par l'interprétation. Être des deux côtés de la caméra n'a pas été si difficile. Sûrement moins que pour l'équipe. Je suis un réalisateur qui cherche le point électrique, donc pas vraiment relax. Quand je n'étais pas Yann, j'avais la caméra à l'épaule. Une fois encore, on en revient au geste. Si l'intimité n'avait pas été au centre de mon travail, je n'aurais pas pris cette décision.

Certaines des phrases de votre scénario paraissent mystérieuses. Vous écrivez par exemple : « la vie, c'est là où ça fait peur ».

C'est drôle, parce que j'ai failli retirer cette phrase. D'une manière générale, j'ai réduit le plus possible les dialogues avec les mots, préférant ceux des gestes, leurs impressions... Je l'ai finalement gardée car je crois en ce qu'elle dit. La peur peut tétaniser, mais elle peut aussi nous mobiliser, nous révéler, nous faire avancer. Et quand on avance, c'est qu'on vit.

Votre film échappe aux catégories constituées...

Je le répète, pour moi, du soleil dans mes yeux est un drame solaire. Il s'y passe des cataclysmes personnels, mais tout y est baigné de lumière. J'y ai risqué ma peau, mais je suis heureux de l'avoir fait, de l'avoir assumé tel quel, jusqu'au bout, en restant honnête avec moi-même.

Avez-vous des projets ?

Oui, continuer, poursuivre, écrire-réaliser un autre film...

Interview de Dominique Poncet



LE CASTING



CLARA PONSOT
Irène

Elle fait ses débuts au cinéma dans *La possibilité d'une île* de Michel Houellebecq. Elle apparaîtra ensuite dans de nombreux films comme *La grande vie* d'Emmanuel Salinger ou *Bus Palladium* de Christopher Thomson. Mais c'est en 2012 qu'elle explose le grand écran dans *les Infidèles* d'Éric Lartigau, puis dans *Bye bye blondie* de Virginie Despentes ou encore *Cosimo* et *Nicole* de Francesco Amato. En 2013 elle joue dans *Des gens qui s'embrassent* de Danièle Thompson et en 2014 *Peur de rien* de Danielle Arbid.



NICOLAS GIRAUD
Yann

C'est dans *Liberté-Oléron* de Bruno Podalydès qu'il fait ses débuts sur grand écran. En 2004 il rencontre David Oelhoffen avec qui il tourne *Sous le bleu*, *Nos Retrouvailles*, *Loin des hommes* et son nouveau film *Territoires*. Il travaille avec René Féret dans *Comme une étoile dans la nuit*, ou encore avec Patrice Leconte, Gianni Amélio, Luc Besson, Luca Guadagnino... En 2015, il retrouve René Féret pour son ultime film *Anton Tchekhov 1890* et joue en 2017 dans *Les Gardiennes* de Xavier Beauvois. Il est actuellement sur l'écriture de son prochain film.



HÉLÈNE VINCENT
Nicole

Elle débute sa carrière sur le grand écran sous la direction de René Allio qui lui offre son premier rôle au cinéma dans *Les Camisards* en 1969. Elle enchaîne alors les longs métrages à un rythme soutenu. En 2012 elle reçoit une nomination aux César pour son rôle dans *Quelques heures de printemps* de Stéphane Brizé où elle incarne la maman de Vincent Lindon et deux ans plus tard elle donne la réplique à Omar Sy dans *Samba*. Plus récemment, elle excelle dans son rôle de bourgeoise dans *Le sens de la fête*.



DAVID OELHOFFEN
Co-auteur

En 2006, il réalise son premier long métrage pour le cinéma, *Nos retrouvailles*, avec Jacques Gamblin et Nicolas Giraud, présenté à la Semaine de la critique lors du festival de Cannes 2007. En 2013, il réalise *Loin des hommes* (librement adapté d'une nouvelle d'Albert Camus intitulée *L'Hôte*) avec Viggo Mortensen et Réda Kateb. Il collabore notamment en tant que scénariste sur de nombreux autres projets et tourne actuellement son film *Territoires* avec entre autres Matthias Schoenaerts & Réda Kateb.



FICHE TECHNIQUE

Scénario	Nicolas Giraud & David Oelhoffen
Production	FRÈRES ZAK / Arthur Benzaquen
Image	Romain Carcanade
Montage	Papeliy Milanian
Musique	François-Élie Roulin
Mixage	Hervé Guyader
Son	Gautier Isern

D'après le roman "*L'impureté d'Irène*"
de Philippe Mezescaze paru aux éditions Arléa

FICHE ARTISTIQUE

Clara Ponsot	Irène
Nicolas Giraud	Yann
Hélène Vincent	Nicole
Noah Benzaquen	Emile
Patrick Descamps	Directeur agence maritime

Avec la participation d'OCS, du département
de la Charente Maritime et de la Région Aquitaine

SZ
FRÈRES ZAK

OCS
100% cinéma séries

Région
Nouvelle-
Aquitaine

la Charente
Maritime

FRÈRES ZAK - 4 bis, rue Saint-Sauveur - 75002 Paris

